

Destins brisés

Rachid Hachi

Destins brisés

Ou la chute des Shabaabs

Du même auteur

L'enfant de Balbala

Sombres intrigues

Les macchabées de la Mer Rouge

Le pacte du Silence

Ayaan Daran

Semelles de vent

Les acacias d'été

L'homme au chapeau rouge

Mon Pays Safran (Poésie)

Lamentations (Poésie)

SAHAN (Poésie)

NAQABU (Poésie)

Les larmes des ténèbres

Les testaments du ciel

La tour hantée

La veuve de Jago Buldhuq

Préface

Nous connaissons la guerre sous différentes qualifications : la guerre d'un pays contre un autre, la guerre civile où toute une nation se ligue contre un gouvernement en place, la guerre d'une ethnie à une autre, la guerre sainte.

Mais comment définir celle qui sévit en Somalie sinon d'absurde ? Aucun gouvernement n'est à combattre puisqu'ils défilent comme des étoiles filantes.

Aucune autre religion n'existe si ce n'est l'islam. Aucune autre ethnie ne vit là à part les Somalis. Aucune autre langue n'y est parlée.

Pourquoi s'entretuer alors jusqu'à faire disparaître la notion même de société ?

Si la fiction de Nouredine Farah avait souvent pour cadre la Somalie prospère et bien portante d'une autre époque, Rachid

Hachi a lui choisit de nous décrire cette somalie actuelle qui se déchire sur la place publique.

À travers différents «destins brisés», le romancier nous fait avec beaucoup de pudeur le compte rendu du quotidien de ce qui reste d'un peuple. Ici, il n'est plus question de cette Somalie appelée autrefois "perle de l'océan Indien".

Le roman nous parle de la ruine de la société qui a éclaté en plusieurs individus hagards, sans attache, d'aucune sorte. Proie ou prédateur au gré des jours...

La religion est elle-même otage d'une milice qui la manipule à son bon vouloir. Et plus que l'être, on sacrifie le sacré, on renie la notion même de vie. Non pas par respect de quelque philosophie, non, juste par un trop-plein de souffrance. L'être blasé ne craint plus la mort. Il la courtise et se fait kamikaze pour anéantir tout ce qui menace cet état de choses.

C'est dans ce contexte qu'évoluent les personnages du roman. Ils sont dans cet état d'esprit les miliciens qui gèrent les cités somaliennes jusqu'à l'arrivée des soldats de l'AMISOM. Le Hiil walaal, le contingent

Djiboutien va changer la donne. En ces soldats musulmans et pour plupart somalis comme eux, les civiles trouvent un protecteur contre ces miliciens qui régnaient par la terreur. Ces derniers, fins stratèges, ont deviné cette évidente menace.

Dans ce nouveau conflit entre le milicien et le militaire, dans ce combat parfois au corps à corps de ces deux entités aux idéaux opposés, l'auteur a su trouver la juste mesure pour rester neutre. La compassion ne quitte jamais la plume de l'écrivain pour donner un aspect humain à ce récit qui se déroule au pays de l'absurde.

Le romancier se fait historien et reporter, pour parfaire ce magnifique récit. Malgré le choix d'un thème ourlé de sang, le livre n'est pas lugubre. Sous la plume du romancier, l'humanité se devine, l'espoir n'est pas loin, prêt à être reconquis.

Choukri Osman

Avant-Propos

Baladwayne, le 25 Octobre 2016.

Un matin ensoleillé. Il avait plu ces derniers jours et la terre gorgée d'eau commençait à respirer sous les rayons chauds du soleil.

Des zébrures apparaissaient sur le sol. Quelques touffes d'herbes timides pointaient leur nez hors du sol. Ils voulaient s'assurer que c'était le bon moment avant de jaillir complètement et de se faire massacrer par le soleil impitoyable de ces contrées.

Les acacias faméliques et les *garanwaa* rabougris reprenaient des forces. Les feuilles d'un vert chatoyant sortaient des bourgeons entortillés.

Au camp Orah-San de l'armée djiboutienne, la vie suivait son cours. Le train-train habituel que rien ne semblait déranger.

Ceux qui étaient de service montaient la garde à différents endroits de la caserne. D'autres étaient partis patrouiller dans le bourg, faire le travail de Police qui leur était dévolu en l'absence d'une police municipale ou nationale. D'autres se reposaient, ils avaient veillé la nuit.

C'était long et stressant de scruter le ciel marbré de noir durant les froides nuits de Baladwayne. Faire la ronde dans le silence pesant déchiré de temps à autre par les aboiements frénétiques des chiens. Un silence de mort.

En Somalie, la mort avait remplacé la vie. On vivait pour mourir. Seul le temps restant comptait. Elle avait cessé d'être une surprise, une fatalité comme à Djibouti. Les gens tombaient ici, et le sang n'avait pas encore séché que la vie redémarrait sur les chapeaux des roues.

Ici, on ne mourrait pas. C'était chacun « son heure ». Le désespoir était tel que quand le milicien tuait un homme ou une femme, honorable citoyen, pour des broutilles, c'était comme s'il rendait un service que nul autre ne

pouvait accomplir. Il finissait « l'heure » d'un individu, et bon ou mauvais, il rendait en quelque sorte service à la société.

La mort, on la vivait. Chacun portait en lui cette échéance beaucoup mieux acceptée qu'ailleurs dans le monde. La ville de Baladwayne comme les autres villes de la Somalie, respirait la mort.

Au fil des années, Baladwayne traversait des turbulences mortelles qui noyaient bon nombre de ses habitants. Mais, à chaque fois, elle se relevait et allait de l'avant tant bien que mal. Le spectre de la mort restait présent, tapi dans les cœurs, brillant dans le regard. C'était pour cette raison que les gens de ces contrées ne se disaient plus « **salaama** », au revoir en somali, mais plutôt « **wan is maqlaynaa** », on s'entendra. Mort, on s'entendra, la nouvelle de la mort de chacun se propagera dans les quartiers rapidement. On n'avait plus besoin d'entendre la vie car, la mort était la vie. Plus besoin de parler de mariage, une rafale suffisait, de naissance, une rafale suffisait aussi. Mais la mort, oui, fallait en entendre parler.

« wan is maqlaynaa »

La caserne Orah-San refusait de se livrer aux effluves de la mort qui encensait la ville de Baladwayne. Ceux qui ne dormaient pas ou n'étaient pas en service, jouaient à la pétanque dans la cour ou écoutaient de la musique dans les coins ombragés.

C'était un îlot de vie dans un océan de tragédie, une enceinte qui irradiait d'espoir dans une ville qui broyait du noir depuis des décennies. Et cela ne pouvait durer. Cette caserne dérangeait. Elle symbolisait ce que les Somalis avaient tendance à honnir, la vie ! Non ! Cela ne pouvait durer.

Soudain, une énorme déflagration déchira le silence qui enveloppait la ville. Les murs de la caserne s'effritèrent, les toits furent emportés par le souffle, des débris voltigèrent dans toutes les directions, et le soleil masqué durant un moment par le champignon noir qui s'éleva haut dans le ciel. Pendant des minutes qui paraissaient interminables, rien ne bougea. La mort imposait à Orah-San son silence pesant.

Pour ma part, je tiens à remercier le Commandement Militaire et particulièrement le Général Zakaria Cheik Ibrahim, Chef d'Etat-Major Général des Armées, qui m'a soutenu sans relâche et notamment pour que ce livre voie le jour.

Je remercie aussi le Président de la République SEM Ismaël Omar Guelleh, qui a pris en charge le financement de ce roman.

Hirane

La guerre. Les ravages. Les destructions des biens et des personnes. La mort qui fauchait tous les jours. Des miliciens nerveux comme une libellule qui rackettaient tout ce qui bougeait. Des chefs de guerre avides de pouvoir qui régnaient en maîtres sur des cimetières. Des sultans au turban ensanglanté. Des femmes qui se mariaient au premier venu, comme si elles voulaient rapidement procréer pour remplacer ces hommes qui partaient en lambeaux de chair. Des enfants en guenilles qui jouaient avec des armes ou des restes d'obus.

La vie tournait, au ralenti. Le matin, les boutiques entrebâillaient les portes pour refermer rapidement au moindre coup de feu. Des hôpitaux déserts, des routes défoncées, des bâtiments en ruine, dardant vers le ciel des pans des murs décrépits, figés dans une prière silencieuse depuis des décennies.

Voilà tout ce qui restait de la splendeur d'un pays qui se nommait la Somalie et qui portait depuis peu l'étendard de « **Failure states** », les pays en faillites.

Devenue indépendante en 1960, le 26 juin pour le Nord, le 1^{re} juillet pour le Sud, la Somalie naquit d'une union hâtive, irréfléchie, guidée par des sentiments, qui à l'époque, transcendaient la raison, ce qu'on appelait la Grande Somalie, l'union sacrée des cinq Somalies, remuait les esprits.

Le Nord, anglais, et le Sud, italien, s'enfermèrent dans un mariage sans nom. Union ou fusion ? On ne le saura jamais. Les dirigeants de l'époque n'avaient pas besoin de se poser cette question. C'était naturel que les choses se passent ainsi. Que les autres somalis ne le rejoignent pas sortait de l'ordinaire.

Ce mariage ne fit pas long feu. Très vite le miel de l'amour se transforma en fiel. Et le couple se déchira, d'abord tout bas. Querelles intestines, limogeages, assassinats, disparitions inexplicables ou des fuites précipitées vers l'étranger.

L'arrivée au pouvoir d'une junte qui suscita d'emblée beaucoup d'espoir mais qui se révéla rapidement partisane, n'arrangea guère le climat déjà délétère. Lentement les fissures se firent jour.

L'opposition mua en rébellion, au centre puis au nord. Une guerre larvée que la puissante Somalie pouvait contenir tant bien que mal. La capitale, Mogadiscio, brillait de mille feux. Une ville où il faisait bon y vivre. L'abondance et les plaisirs aux multiples facettes que pouvait offrir cette métropole masquaient si bien les anomalies qu'on imaginait difficilement les armes qui crachaient la mort ailleurs dans le pays.

Mais le feu n'épargna guère le Sud insouciant. La guerre et la misère n'étaient pas pour le Nord. L'exode n'était pas pour les autres. Après les déboires de la guerre contre l'Éthiopie, les rébellions s'étaient liguées contre le pouvoir central et centralisé de Siad Barré. Le puissant aux pieds d'argile fut rapidement ébranlé. Des hordes de rebelles affamées de revanche déferlèrent sur la capitale, Mogadiscio.

Ce qui semblait être un renversement de régime se transforma en démantèlement. Le démembrement du pays commença d'abord avec la proclamation d'une république dénommée le Somaliland au Nord. Puis l'on s'attaqua aux fondements de la société somalie ; lutte des classes, guerre clanique, concurrence régionale exacerbée. En deux décennies d'une guerre sans fin ni loi, la Somalie avait sombré dans les abîmes de l'histoire. Ce nom devint synonyme de guerre, de famine, le symbole des réfugiés sans repères, des pirates sanguinaires. L'exemple type de la destruction qu'un professeur pouvait citer à ses étudiants s'appelait la Somalie.

Cette tempête de balles et d'obus n'avait pas seulement rasé le pays, elle avait aussi anéanti l'être Somali dans ses convictions, sa constitution sociale, ses rêves et ses espoirs.

Ceux qui n'étaient pas mort vivotaient sans savoir comment, pour la plupart en se rendant au début de chaque mois au bureau des agences de transfert d'argent qui pullulent en Somalie. Ceux qui n'étaient pas parti ne restaient pas pour autant. Ils

guettaient une chance. Il faut sortir, par n'importe quel moyen et quel qu'en soit le prix. Le danger et le désespoir sont si prégnants que la mort devient une alternative salutaire.

Après les chefs de guerre vinrent les Shabaabs, une secte sanguinaire qui tuait au nom d'Allah, commandée par des leaders appelant les jeunes au paradis éternel sans qu'eux-mêmes ne daignent la chercher.

Ils rançonnaient tout le monde, se mariaient de force à celles qui leur plaisent, et parfois égorgeaient sur la place publique ceux qui osaient leur tenir tête.

C'était dans ce pays où tout était mort, de feu et de désespoir, que l'Armée djiboutienne arriva en 2011 pour y restaurer la paix sous la bannière de l'Union Africaine. Très vite, on se rendit compte qu'il n'y avait aucune paix à restaurer, mais qu'il fallait construire un espoir. Comment parler de paix et de vie quand chaque individu portait la mort en soi ?

La région de Hirane fut assignée aux troupes djiboutiennes. Belle région au sud-

ouest de la Somalie, elle fut dévastée par la guerre civile. Baigné par le fleuve Shabelleh, le Hirane vit au rythme des famines, des inondations et des maladies chroniques qui se suivent.

Des puissants chefs de guerre et des Shabaabs particulièrement impitoyables règnent en maîtres absolus. Divisé, claquemuré dans la peur, le Hirane était un cimetière à ciel ouvert.

De loin, tout paraissait normal. Les boutiques sont ouvertes, les marchés sont bondés, les champs sont cultivés et l'eau jaunâtre du fleuve Shabelleh charrie les alluvions qui fertilisent les plateaux à la terre ocre.

Pourtant, tout allait de travers. Les Shabaabs et les chefs de guerre dansaient une salsa mortelle. Les armes étaient soigneusement dissimulées. On s'accommodait bien de cette normalité de façade. Mais la peur était là.

À tout moment une fusillade pouvait éclater. Une personne ordinaire tout comme

un notable pouvait être assassinée sans raison.

Le boutiquier, le marchand ambulant, la femme qui vend les tomates, les hommes qui sirotent du thé à l'ombre des restaurants de fortune, la dame sortit en toute hâte de chez elle pour faire les courses tant que c'était calme, tout le monde scrutait la route, les sens aux aguets. On attend que la mort frappe.